

**Gil Jouanard**  
**Pages de carnets d'un nomade casanier**  
**Feuilleton [Poezibao](#), épisode 1**

***Avignon, 3 septembre 2020 (1)***

(Réflexion et quasi justification, extraite d'un vieux carnet)

Le choix, effectué probablement de manière instinctive plutôt que délibérée, par nombre d'écrivains de l'aire "francophone", depuis Montaigne jusqu'à nombre de contemporains, en passant par Rousseau, Chateaubriand, Xavier de Maistre, Amiel, Proust, Calet et quantité d'autres, de renoncer à la fiction pour s'engager dans une sorte d'introspection personnelle, mérite --tout particulièrement si l'on s'inscrit soi-même dans cette tendance-- que l'on se pose la question, non pas de la légitimité de cette « filière » autobiographique, mais de ses fondements et de son origine mêmes.

La première réaction que sera tenté d'avoir l'observateur, que nous dirons neutre ou objectif ou encore « non impliqué », c'est sans doute celle de la suspicion. Car le soupçon est grand, inévitable même, de narcissisme égocentrique, celui qui assimilerait cette pulsion à un implicite et détestable ou dérisoire « Moi-Je ».

Et, ne nous cachons pas derrière notre petit doigt, la motivation initiale de l'« autobiographe », ou sa pulsion « créatrice », n'échappe pas, ne saurait échapper, à cette tentation de se placer au centre du monde à partir duquel (à savoir son nombril) l'univers rayonnerait de façon décroissante au fur et à mesure que l'on s'éloignerait du lieu géométrique de la galaxie (Moi).

Le bébé, décontenancé de découvrir que le monde néglige son devoir d'obédience à son omphale personnel à lui, Bébé et mètre-étalon de toute réalité, notamment de tout écrit confidentiel et aut centré, ce bébé refuse de vieillir (mais non pas de grandir) : il irradie sa parole.

Mais de si banales et instinctives motivations n'ont guère de chance de se structurer en « œuvre littéraire », si ne vient pas les sous-tendre et de préférence promptement les relayer une pulsion d'une autre nature, d'une autre envergure, celle qui anime les œuvres majeures qui viennent émerger à ce genre dans lequel excelle la langue française.

Car en fait Montaigne, Proust ou Calet ne sont en aucune façon des Narcisses régressifs, revenus à l'âge où l'enfant suce encore son pouce. Ils ont perçu à la fois la complexité des êtres humains et celle, connexe sinon fondatrice et incitatrice, du langage (dont la version écrite n'est qu'une amplification et une diversification supplémentaire). Ils sont, qu'ils le veuillent et le sachent ou non, les porte-parole implicitement explicites de l'intégralité de l'espèce depuis l'origine des temps humains.

Quand Balzac ou Flaubert nous décrivent l'état mental (et donc psychosociologique) de la société de leur temps, ils nous livrent une coupe d'un moment de cette géologie précisément sociale (« voilà comment nous étions, entre nous, de mon temps »). Cela donna des œuvres magistrales, dont la littérature qui suivit ne fut qu'une suite de variantes plus ou moins réussies ou convaincantes, ou géniales et « révolutionnaires ».

Quand Montaigne, Chateaubriand, Rousseau lui-même, Proust ou Calet se prennent humblement (et non pas orgueilleusement, ainsi que le croient les non-attentifs) comme sujet de leur livre, ils ne sont nullement, et jamais les contemplateurs de leur propre ombilic. Ils sont les prospecteurs qui ont entrepris de forer le sous-sol mal connu de l'Homo Sapiens-Sapiens primordial. Ce qu'ils tentent, consciemment ou non, c'est, à travers un « connais-toi toi-même » superficiel, donnant le change, de pénétrer les couches inférieures, sous-jacentes, fondatrices, de la nature humaine, toute identité particulière négligée ou transcendée.

À travers la réaction de leur ego aux situations constitutives de la réalité ambiante, c'est la façon de s'en sortir et de s'y inventer au jour le jour, propre à cet animal chétif et un peu roublard, issu du minable Australopithèque et du pas très brillant Erectus, qui est inspectée, débusquée, dévoilée, exposée. Et, mis à part Rousseau, qui cherche des excuses à ses errements et à ses manquements, qu'il n'hésite pas à éluder le cas échéant (peut-être en calviniste récurrent), les autres (Chateaubriand un peu moins lui aussi, c'est vrai, car on n'était pas vicomte impunément...) vont droit au but, d'une tête chercheuse et foreuse experte. Chez quelques-uns, plus pudiques, l'auto-confession prend des allures de notations moins confidentielles, de « carnets », comme c'est le cas chez Gracq ou Cingria par exemple. Mais ce détour n'est qu'un subterfuge qui ne trompera aucun lecteur attentif. Le Je a pris le monde du dehors comme miroir de son identité en perpétuel devenir.

Quand on a pris conscience de tout cela, et que notre instinct nous a poussés naturellement vers ces confins de la littérature (qui voisinent avec la correspondance intime), le mieux est de se laisser aller sans complexe.

Dont acte.

### **Avignon, 7 septembre 2020**

(De la domesticité ; inédit du carnet de 2012)

Certains mots sont utilisés de façon si machinale que l'on oublie souvent la réalité de ce qu'ils signifient, ainsi que les implications que celle-ci comporte. Il en va ainsi du terme de « domestication », de « domestique » et de l'expression « animal domestique ».

Domestiquer, c'est rendre dépendant de celui qui soumet, asservit ou apprivoise. Un domestique sert ; un animal domestique sert également, y compris, le cas échéant, de...réserve alimentaire !

D'une certaine façon, l'on peut estimer que le premier animal qui fut domestiqué par l'homme, c'est l'homme lui-même, les dominants ayant très tôt (à l'instar de nombre

d'espèces, tout spécialement les singes) asservi et domestiqué les dominés de leur clan ou de leur groupe (l'idée du chef de tribu est probablement venue de cette pratique).

Le second, le chien, fidèle des fidèles (plus encore que ne l'est le cheval, qui passe abusivement pour le « meilleur ami de l'homme » ; non, le meilleur ami de l'homme, et de loin le plus ancien, c'est le chien), le chien donc, a pour origine probable le *canis lupus*, dont le loup gris est le plus proche descendant. Certains zoologues supposent même que la grande diversité des races et des apparences physiques et morphologiques de cet animal vient du fait que certaines de celles-ci résultent de savants métissages dans la composition desquels entreraient le chacal et le coyote. Quoi qu'il en soit, la captation à son bénéfice exclusif des qualités de ce canis asservi, c'est-à-dire réduit à l'état d'esclave, date d'une période qui se situe entre l'an moins quarante mille et l'an moins quinze mille.

Le bœuf est de plus récente introduction dans le cheptel de la domesticité animalière. C'est autour de moins dix mille ans qu'il est né d'un apprivoisement, accompagné de manipulations génétiques, de l'aurochs. La chèvre, le mouton, sont à peu près contemporains. Tous proviennent de sournois croisements et de traficotages en vue de rendre plus dociles, plus puissants ou meilleurs au goût ces animaux jusque-là « sauvages » (ce qui veut dire indépendants !). A ce propos, il est bien étrange que l'on ne dise pas d'un individu de la race humaine qu'il est « sauvage » dès lors qu'il manifeste une indépendance d'esprit ou de comportement. Ou alors qu'on ne qualifie pas d'« esprit indépendant » un animal rétif à toute espèce de réduction à la condition d'esclave.

Le cas du bœuf est peut-être le plus singulier et le plus révoltant. Disons qu'il l'est tout autant que celui des castrats d'autrefois, jeunes garçons que l'on châtrait encore enfants afin que leur voix conserve sa tessiture de quasi-soprano. Avec le recul, on s'indigne à juste titre de ce traitement scandaleux et barbare, sans pour autant s'émouvoir du fait que la pratique concerne au moins huit ou neuf petits veaux sur dix (lesquels ne conservent pas la voix de soprano qu'ils n'eurent du reste jamais, mais produisent une viande délectable et servent longtemps d'animaux de trait aussi puissants que lents et placides, généralement soumis, châtrage aidant). Car cela se fait sans remords au nom de la prééminence de la race de Primates du genre *Homo*, auto-qualifié de « sage » (en vertu du principe selon lequel on n'est jamais si bien traité ou valorisé que par soi-même).

Parce qu'elles étaient moins richement dotées en muscles que les mâles, et que leurs coups de poings étaient de ce fait moins douloureux, les femelles du susdit genre *Homo Sapiens* furent durant des millénaires réduites en ce même état de semi-esclavage, c'est-à-dire de domestique bénévole, juste un cran hiérarchique au-dessus du chien, du bœuf ou du cheval, leur statut pouvant s'apparenter plutôt à celui du chat, quand elles étaient dotées d'un physique avenant et de mœurs sincèrement ou hypocritement caressantes. On a fini par découvrir que, lorsqu'elle est émancipée, rien ne distingue en fait la femelle du genre sage ou savant de ses congénères masculins et qu'elle est, tout autant que ceux-ci, susceptible, le cas échéant, de domestiquer et de réduire en esclavage mâles et femelles soumis à son autorité. C'est une promotion qui fut toujours refusée aux chiens, aux bovidés et aux chevaux (mais, pour être juste, reconnaissons qu'ils ne l'ont jamais clairement revendiquée, ce qui pourrait

surprendre car, d'un bond, un chien solide vous égorgerait son homme en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, et un bon cheval vous le réduirait à la condition de Toulouse-Lautrec ; quant au bœuf, peuchère, il te vous écrabouillerait tout ça comme un rien, ainsi qu'on le peut voir dans les westerns où le troupeau, machiavéliquement lancé au trot pesant mais lourd par le héros, vous bouscule et vous piétine tout un parti de voleurs de bétails, engeance méprisable qui n'a bien alors que ce qu'elle avait mérité, ah mais).

Certes, la domesticité humaine a toujours compté dans ses rangs des Sganarelle farceurs, des Leporello futés, voire des Damien régicides (pas tous aussi ratés que le sien) ; et les harems comptèrent maintes faiseuses de Sultans capables d'y aller du poison si la dague ne suffisait pas. Mais en gros le domestique a plutôt eu tendance à subir jusqu'à son dernier souffle de vie.

C'est pourquoi il mène souvent une vie de chien et que, même fort comme un bœuf, il mourra facilement d'une simple fièvre de cheval, tandis que son maître disposera d'experts Thomas Diafoirus, Hippocrate ou Vésale pour échapper au sort que lui ferait largement mériter son infamie d'immonde porc, de rusé matou, de mouton de Panurge, d'implacable furet, et in fine parfaitement capable de vous rendre chèvre !